

« CE QUI NOUS RESTE DE LOUIS XVI »

« DU PAIN ! Du pain ! Du pain !... »

J'entends encore, comme si c'était hier, ces clameurs provenant de l'avenue de Paris, surgissant sous nos croisées, à Versailles. Cette irruption tumultueuse fut pour moi, plongée dès ma naissance dans les fastes somptuaires d'une cour ancestrale, un violent baptême politique.

Souvenez-vous : de votre roi j'étais la fille. La fille oubliée de Louis XVI et de Marie-Antoinette. La sœur aînée de Louis XVII et la seule rescapée de la prison du Temple. Née princesse royale sous le drapeau blanc, dans une monarchie de droit divin, au milieu des ors d'un palais voulu par le Roi-Soleil, j'ai assisté il y a peu à la première élection d'un président de la République au suffrage universel sous la bannière tricolore. Entre-temps, j'ai affronté les convulsions de l'Histoire : trois révolutions, l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la Seconde République.

Aujourd'hui exilée, j'avais dix ans lorsque la monarchie s'est effondrée, et jamais princesse ne fut davantage poursuivie par le malheur. Qu'on en juge : emprisonnée plus de trois années, dont une sans savoir que ma mère et ma tante, à l'instar de mon père, avaient été exécutées ni que mon frère les avait suivis dans la tombe. Libérée, je fus trois fois contrainte à l'exil, pendant quatre décennies, passant ainsi la moitié de mon existence éloignée de ma chère France.

À soixante-dix ans, usée et lucide, je suis une survivante. Aujourd'hui, en 1850, je prends la plume, au bord du Grand Canal de Venise – et non celui de Versailles où, enfant, je pêchais à la ligne. Si j'ai fait montre d'une réserve légendaire, ne confiant mes peines qu'au ciel, je cède maintenant au besoin que mon cœur éprouve de témoigner et de léguer mon histoire qui se confond avec celle, ô combien tourmentée, de notre pays.

Si la Révolution évoque la Bastille, le serment du Jeu de paume, Varennes, l'incarcération de ma famille, la décapitation de mes parents et la mort de mon frère au Temple, peu en connaissent les cruels détails. Ceux-ci paraîtront minutieux aux cœurs froids qui n'ont pas connu nos misères. Et je n'y pense jamais sans m'étonner d'être encore en vie, étant restée sur le volcan révolutionnaire si souvent en éruption, prêt à m'ensevelir dans ses gouffres où tant de malheureux, en sus des miens, ont péri.

Que sait-on, en vérité, des événements qui ont suivi, hormis qu'un général corse a prétendu fonder un nouvel Empire romain? Se souvient-on que les Bourbons ont repris, une dernière fois, la destinée du royaume, rétablissant la paix et la prospérité dans un pays exsangue?

Fille, nièce et belle-fille des trois derniers rois de France, qui étaient frères, j'ai été l'ultime et furtive reine de France et de Navarre, selon Napoléon «le seul homme de la famille». Qui se le rappelle?

Depuis la disparition des miens, j'ai été regardée comme une «mangeuse de reliques», voire comme «ce qui nous reste de Louis XVI», ou encore la fille du roi martyr, l'orpheline du Temple, l'Antigone française. N'ai-je été que cela?

Au seuil de la tombe, j'entends défendre les Bourbons devant le seul tribunal recevable ici-bas : la postérité. Tant de sottises ont été écrites, tant de contrevérités assénées... Faisant violence à mon tempérament peu loquace, je veux enfin raconter une histoire vécue, de chair et de sang. Si l'on venait à croire que j'ai voulu sacrifier la vérité à la reconnaissance, cela n'est pas mon intention. Je ne cherche pas non plus à attirer la pitié, je ne l'ai que trop subie. Mais si l'Histoire est un mensonge que personne ne conteste, alors qu'on me permette de la réfuter, car les faits que je vais rapporter pourraient se révéler plus surprenants que les œuvres de l'imagination.

1. UNE JEUNE PRINCESSE

Mousseline la Sérieuse

JE SUIS NÉE SOUS LES MEILLEURS AUSPICES le 19 décembre 1778 dans les splendeurs de Versailles, le plus beau palais d'Europe, devant le flot de la Cour. Les douleurs de ma mère, d'abord supportables, se muèrent en féroces tranchées qu'elle endura avec courage. La violence qu'elle s'infligea pour ne pas gémir, ni même se plaindre, et le manque d'air dû aux paravents disposés autour du lit manquèrent de la faire expirer. Tandis que les médecins s'affolaient, mon père, d'une force herculéenne, parvint à ouvrir les croisées dûment calfeutrées pour l'hiver. Elle jeta alors un cri : j'étais mise au monde.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, ma mère me pressa sur son cœur. Si je n'étais pas désirée, je ne lui en serais pas moins chère. Car un fils eût davantage appartenu à l'État, tandis qu'une fille serait à elle.

Les ordres n'arrivant pas, le gouverneur de la Bastille, ne fit pas tirer le canon, comme le voulait la tradition, afin de saluer ma naissance. Fallait-il y voir un mauvais présage ?

Mes parents, unis à quatorze et quinze ans, ne parvenaient pas à consommer leur mariage. Après huit années, ma mère qui espérait enfin être grosse prenait pour des maux de cœur jusqu'aux idées qui lui passaient par la tête. Lorsqu'elle me sentit remuer pour la première fois, elle se précipita chez mon père pour le lui annoncer et, d'un air faussement fâché, elle s'exclama : « Je viens, Sire, me plaindre d'un de vos sujets assez audacieux pour me donner des coups de pieds dans le ventre. » Il en pleura de bonheur...

Après cette délivrance, je reçus les prénoms de mes parrain et marraine, Marie-Thérèse-Charlotte. Marie-Thérèse comme ma grand-mère maternelle l'impératrice d'Autriche, et Charlotte en hommage à mon oncle paternel Charles III d'Espagne, ce dernier nom étant usité dans l'intimité. En dehors de ce cercle, on m'appela d'abord la Petite Madame, puis Madame Royale. Le soir même, un *Te Deum* fut chanté dans toutes les paroisses parisiennes ; du pain et du cervelas furent distribués aux nécessiteux et on offrit un trousseau aux jeunes mariés. Enfin, une représentation gratuite fut donnée à la Comédie-Française, où les charbonniers et les poissardes eurent le droit d'occuper la loge du roi. Qui sait, d'ailleurs, que trois fois par semaine le peuple français pouvait se rendre à Versailles, à condition d'être convenablement vêtu, et se promener dans le parc et dans les salles ?

Ma mère se préoccupa de mes soins dès avant ma naissance. On n'emmaillote pas les bébés, disait-elle. Ils doivent toujours être dans une berceuse ou sur les bras. Elle aurait aimé me nourrir au sein, mais cela lui fut interdit. En ce temps-là, une femme de garde restait au chevet des Enfants de France toutes les nuits, levée et habillée, jusqu'à leurs trois ans. Pas moins de quatre nourrices m'étaient dévolues. Chaque fois que j'étais malade, ma mère quittait tout pour moi. Ma première gouvernante fut Mme de Guéménée ; la sous-gouvernante, Mme de Mackau, dont la fidélité ne se démentit jamais. J'occupais alors, au bout de l'aile du Midi, une chambre rouge et or ouvrant sur une terrasse, devant l'Orangerie. Gouvernantes et

domestiques étaient à mon service, tous dotés de tâches précises : faire ma toilette, me vêtir, me dévêtir, me coiffer, me nourrir ou encore ranger mon linge.

Nous devons à Louis XIV l'invention de cette Cour grouillante, de sa liturgie empesée et de sa lourde étiquette. Dieu que cet héritage a rendu notre famille impopulaire ! Mais comment y échapper ? Ma mère avait souhaité alléger sans succès la nuée de dignitaires qui m'entouraient, ces gens de service n'étant propres, selon elle, qu'à favoriser les sentiments d'orgueil. Hélas ! elle fut contrainte de rendre les armes.

In fine, tout lui fut également reproché : l'apparat comme la simplicité. En s'aliénant les nobles et antiques familles détentrices de charges, en affichant une façon de vivre presque bourgeoise, mes parents descendirent la première marche du piédestal où la naissance les avait placés. Mon père comprit trop tard combien la familiarité éloigne le respect.

En 1781 naquit mon frère Louis-Joseph-François-Xavier, ce Dauphin que la France attendait depuis un demi-siècle puisque le fils de Louis XV était mort avant son père en 1729. Enchanté d'avoir un héritier, mon père ne manquait jamais de placer « mon fils » dans les conversations. Suivirent en 1785 le second Dauphin, Louis-Charles, que nous appelions Charles, duc de Normandie et futur Louis XVII ; puis la petite Sophie l'année suivante, morte dans le tombeau de marbre rose qu'était le Grand Trianon avant son premier anniversaire. On a dit que j'avais montré à cette occasion une sensibilité peu ordinaire pour mon âge – au fond, je n'ai jamais été insouciant. Ma mère, prostrée, ne cessait de se lamenter sur la perte de son « pauvre petit ange ». Elle exhorta Mme Vigée-Lebrun à effacer de son célèbre portrait de la famille royale le nourrisson qu'elle avait placé dans un berceau, puisque désormais celui-ci demeurerait vide...

La ravissante Mme de Polignac, favorite de ma mère en raison de son attachement à sa personne et non à son rang, avait été nommée gouvernante à la place de Mme de Guéménée. Cependant Mme de Mackau nous prodiguait toujours les soins quotidiens. Je quittai l'aile du Midi pour ce qu'on appelait les Petits Appartements, sous la galerie des Glaces, au début de l'année 1783, afin de me rapprocher de ma mère qui souhaitait surveiller mon éducation avec les yeux éclairés du cœur. La princesse aux cheveux blonds et bouclés que j'étais laissait souvent percer les indices d'une âme impétueuse qu'il fallait réduire coûte que coûte. Ma mère disait que je ressentais déjà le sang de Marie-Thérèse et de Louis XIV couler dans mes veines.

Il n'était pas si aisé de me mettre au pas. Quand j'avais sept ans, une baronne me complimenta, ce que l'étiquette interdisait ; les traits contractés, j'aurais répondu, après un silence farouche : « Je suis charmée que vous me trouviez ainsi, mais je suis étonnée de vous l'entendre dire. » La plus surprise fut cette pauvre baronne à qui ma gouvernante dit alors que je ne ferais jamais passer le bonheur d'être aimée après les exigences de l'étiquette, ce qui était une manière de me faire comprendre que mon intransigeance relevait de l'inconvenance. Après quoi, je baisai la main de ma gouvernante, puis fis une profonde révérence avec toute la réserve nécessaire.

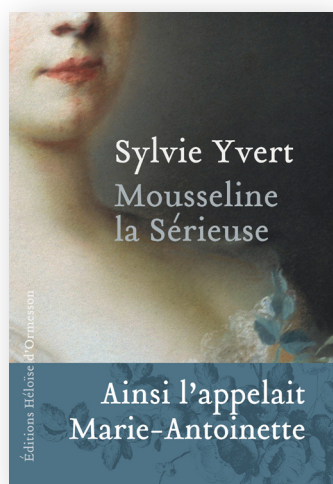
Une autre fois, ma mère fit approcher une petite fille qu'elle trouvait très jolie – c'était la future Mme Récamier ! Elle nous plaça dos à dos afin de comparer nos statures. J'étais la plus petite, bien que fort grande pour mon âge, et j'ai le souvenir d'en avoir éprouvé une humiliation excessive. Puisque j'avais encore besoin de leçons, ma mère m'engagea ensuite à dîner avec une petite paysanne, qu'elle fit servir la première, ajoutant à mon intention que je devais lui faire les honneurs. Elle ne tolérait pas qu'on me dispensât cette molle et dangereuse indulgence qui corrompt les naturels les plus heureux, et qui est l'écueil de la plupart des éducations royales ; sa tendresse éclairée savait faire preuve de fermeté. Faisais-je tomber un mouchoir ? Elle interdisait qu'on le ramassât pour moi, désirant que j'y reçusse une leçon d'obéissance et de modestie. Je la trouvais sévère à mon endroit, jugeant mon père plus doux et affectueux. C'est à cette époque que je fis un songe prémonitoire : une foule furieuse s'introduisait chez ma mère, la massacrait puis jetait sa dépouille par la fenêtre. Ensuite, sur la terrasse où je me promenais, j'enjambais son cadavre ensanglanté sans manifester aucun trouble...

Un bal était organisé le dimanche dans les jardins de Trianon, où n'importe quel enfant était admis. Je n'y étais jamais à l'aise, paralysée par une timidité sans doute héritée de mon père. Son plus jeune frère, mon oncle Artois, m'avait surnommée Mousseline la Sérieuse – ma façon d'observer ma mère donnait, paraît-il, le sentiment que je la jugeais –, mais on m'appelait aussi Mousseline la Triste. Pour mon éducation, on me donna pour compagnie la fille d'une femme de chambre et d'un laquais, Ernestine Lambriquet, en me priant de la traiter comme une égale. Enfin, je devais copier de nombreuses fois : « Les airs de grandeur que nous nous donnons ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse dont on ne s'apercevrait pas sans cela. » Ou bien : « L'affabilité est une manière douce et affectueuse de recevoir et d'écouter les personnes que le hasard ou la nécessité des affaires nous présentent. C'est une vertu de société. » Déjà raisonnable et peu expansive, je n'ai pas toujours su appliquer ce dernier précepte. À ma décharge, je n'ai pas eu l'occasion de m'y employer durant la Révolution, soit de dix à dix-sept ans, ces âges particuliers où s'imprègnent ces précieux enseignements. En revanche, je n'ai jamais oublié, en quelque circonstance que ce soit, la fonction que j'ai occupée et les devoirs y afférents, qui transcendent ma propre personne.

Ma mère se réjouissait que mon frère, au contraire, n'eût aucune idée de hauteur dans la tête – elle pensait que nous apprendrions toujours assez tôt qui nous étions. Plus gai et spontané, il donnait, par sa figure charmante et son intelligence surprenante, les plus hautes espérances.

Soucieuse d'insuffler dans mon cœur le désir de soulager l'infortune, elle m'entretenait sans cesse des souffrances que le pauvre avait à subir pendant une saison aussi cruelle que l'hiver. Plus tard, enfermée au Temple, j'avais ressenti dans ma chair cette morsure du froid que l'on m'exposait enfant sans que je puisse réellement la comprendre. Privée de bois pour me chauffer, transie, j'y avais souffert de multiples engelures. Depuis, je me suis toujours apitoyée sur le sort des indigents et je me soucie des plus démunis, leur offrant la moitié de mes revenus chaque année. Toute ma vie, j'ai fait porter du bois à de fort nombreuses familles et versé des pensions aux établissements de charité. Je l'ai fait sans distinction d'opinion et dans la plus grande discrétion – qu'on me pardonne cet étalage contraire à mes principes. douzaines de gants blancs, des monceaux de rubans, des bouteilles de lavande, etc. Je n'étais pas à plaindre avec mes toilettes en taffetas noir, à rayures ou pistache, ma redingote grise, mes robes blanches de sortie. Des lustres de cristal, des tentures de damas cramoisi et de la passementerie dorée ornaient nos appartements. Cependant les meubles étaient presque toujours recouverts, excepté lors des réceptions.

[...]



Sylvie Yvert, *Mousseline la Sérieuse*

Roman

336 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-346-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2016 | www.heloisedormesson.com